

animé, brillant, décidé même. Elles n'étaient qu'amies, et on les eût prises pour les deux sœurs ; elles paraissaient avoir vingt ans, et elles étaient rieuses et insouciantes comme des enfants. Cependant Lucile était mariée, mais depuis trois mois seulement, ce qui faisait qu'elle avait encore dans les gestes, dans le regard, quelque chose de pur, de naïf, de charmant, qui ne se rencontre que chez les jeunes filles. Lucile et son mari habitaient le premier étage d'une maison de la chaussée d'Antin qui leur appartenait. Octavie habitait, avec son père et sa mère, l'étage supérieur. Quant aux liens qui unissaient les deux ménages, les voici : M. Lartigues, le père d'Octavie, avait été pendant quatre ans le tuteur de Lucile, et l'avait mariée à Edmond Lartigues, son neveu bien-aimé, le fils d'une sœur qu'il regrettait encore, bien qu'elle fût morte depuis douze ans.

Lucile et Octavie, liées dès l'enfance par la plus tendre amitié, ne se quittaient presque pas, et, ce matin-là, le travail les ayant rapprochées l'une de l'autre, elles causaient tout bas en riant et en jetant de furtifs regards sur Edmond qui, assis à l'autre bout du salon, parcourait les journaux. Lui aussi, il interrompait fréquemment sa lecture pour arrêter un regard ravi sur les deux jolis visages qu'il avait en perspective. Tout à coup il jeta le journal qu'il tenait dans ses mains, et s'approchant de sa femme et de sa cousine ;

— « Au diable la politique ! dit-il ; quand vous êtes là toutes deux, je ne sais plus un mot de ce que je lis.

— Ah ! tu ne diras pas que nous parlions haut, reprit Lucile en riant.

— C'est bien cela qui me chagrine, répondit Edmond, je fais tout ce que je peux pour entendre, et je n'entends rien.

— Tu n'as donc pas changé, mon cousin ? dit Octavie. Te rappelles-tu, quand tu étais petit, que mon père, ne pouvant te guérir de ta curiosité, te menaçait de te clouer l'oreille à la porte où tu étais toujours ?

— Il aurait dû me menacer d'une femme comme Lucile et d'une cousine comme toi, car vingt fois par jour, avec vos confidences et vos airs de mystère, vous me faites tourner la tête.

Octavie allait répondre, mais un domestique entra et remit plusieurs lettres à Edmond, qui en ouvrit quelques-unes et s'arrêta à l'une d'elles.

— « Ah ! c'est de mon oncle Bertaud.

— Le Poitevin ? demanda Octavie en riant.

Mais Edmond ne répondit pas, il était devenu tout pâle.

— « Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ? s'écria sa femme qui avait remarqué son trouble.

— Mon oncle qui avait juré de ne jamais revenir à Paris... lui qui voulait mourir dans sa terre de Poitou... il arrive !...

— Et c'est cela qui te bouleverse ainsi ? demanda Lucile avec surprise.

— Hélas ! hélas ! dit Octavie d'un ton piteux : adieu les riches cadeaux de nouvel an ! adieu l'héritage !

— Ah ! peu m'importe l'héritage ; grâce à la fortune de ma Lucile et à la manière dont je la gère, je me suis fait une magnifique position. Mais mon oncle Bertaud m'a élevé, enrichi, il m'a comblé de bienfaits ; mon pauvre père, à son lit de mort, m'a recommandé de respecter son frère comme lui-même de me soumettre à toutes ses volontés, et d'un seul coup je vais passer pour un ingrat, perdre son amitié... Il est bon, sans doute, mais il est vif, emporté... le premier moment va être terrible !

— Ah ça ! mais d'où vient cet effroi ? demanda encore Lucile qui regardait attentivement Octavie et son mari. Qu'as-tu donc fait pour redouter ainsi l'arrivée de ton oncle ?... au fait, tu n'as jamais voulu me laisser voir de ses lettres, mais qu'est ce qu'il y a donc ?

— Il y a, ma Lucile, qui j'ai voulu être heureux à ma manière, et qu'il voulait que je le fusse à la sienne : je ne sais pas comme t'expliquer cela.

— Mon Dieu ! c'est tout simple, dit vivement Octavie qui était restée plongée dans ses réflexions. Tais-toi, Edmond, je vais tout raconter à Lucile, et après cela je te dirai que j'ai un moyen de tout arranger.

— Un moyen ? parle vite !

— Tout à l'heure ; tu es toujours trop curieux : c'est d'abord à Lucile que je parle. Tu sauras, ma chère Lucile, que, ton mari et moi, nous nous sommes très-peu quittés jusqu'à ce qu'il entrât comme pensionnaire au collège. Il avait alors quinze ans, et les jeudis et les dimanches nous reprenions les joyeuses parties de plaisir que ses graves études interrompaient. L'oncle Bertaud habitait alors Paris, et il m'aimait follement : je ne sais trop pourquoi, car j'étais bien la plus malicieuse petite fille qui fût